

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'année du brie

Jacques Godbout

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26459ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1974). L'année du brie. *Liberté*, 16(2), 77–79.

L'année du brie

Les générations d'intellectuels québécois se conduisent souvent comme cocottes provinciales : elles s'empressent de porter en écharpe la dernière subtilité découverte à Paris et vendue Rive Gauche, dans l'une des cent plus récentes boutiques révolutionnaires. Ou bien encore — ce qui revient au même — c'est la contre-idée qu'elles affichent vite à leur couvre-chef comme ces mouches à truite aux chapeaux tyroliens. Nous avons par génération des orthodoxies successives comme M. A. Gide avait des sincérités successives. Comme si notre pays n'avait, ni au plan des institutions, ni au plan culturel, les assises voulues pour résister aux vagues d'idées (ce sont parfois des idées vagues) qui déferlent depuis les grandes capitales ; et quand toute une génération intellectuelle, sans résister, prend la même coloration, bleu national, écarlate francophobe ou jaune marxiste, c'est-à-dire souvent une couleur primaire, et que les animaux nuancés sont rejetés, au nom des principes sacrés de la tribu, on appauvrit nécessairement le cheptel. Le milieu intellectuel québécois n'est pauvre que par sa propre volonté.

Tout se passe comme si la tradition de l'inceste, suivant papa de la campagne à la ville, s'était trouvé un milieu naturel chez les diplômés de l'Université des Lettres qui, au nom d'un vocabulaire étrangement semblable à celui des mandements de l'Eglise, prononcent des anathèmes et affirment des opinions définitives qu'ils doivent un jour ravalier, comme on ravale son crachat dans le métro.

Evidemment les cocottes les plus ridicules sont les toutes jeunes et les trop âgées (Cela tourne à mon avantage puisqu'à 40 ans j'ai un point de vue privilégié sur le trottoir ; c'est que j'eus mes heures de ridicule, intellectuel tout jeune, et que je serai un jour bien sûr à mon tour trop âgé.)

Les toutes jeunes cocottes ces années-ci tiennent des discours qui ont des relents de complies. La jeune cocotte de gauche porte du Lacan ou du Mao et s'enrobe d'une vapeur merveilleuse lui permettant d'éviter le réel. Les plus âgées fouillent plutôt l'armoire de droite, leurs flacons et leurs mots sont vides, mais préférées du régime elles susurrent des lieux communs à l'oreille de l'Univers, dans les assemblées de la francophonie.

Tout cela n'aurait aucune importance si au Québec les intellectuels avaient les reins suffisamment solides pour y accrocher, bon an mal an, jupes à leur goût : mais au contraire, quand une mode nous pique nous devenons tous porteurs, les uns arborant les nouvelles couleurs avec effronterie, les autres se découvrant des rougeurs au seul contact du nouveau tissu. Plus tard, dans un salon, entre deux scotch, nous disséquons les derniers évangiles jusqu'au prochain prophète.

Nous fûmes maurassiens, c'était au temps de l'Action française, nous fûmes personalistes, c'était du temps de Mounier, nous fûmes existentialistes presque chrétiens, contemporains du Sisyphes de Camus, nous fûmes marxistes des colonies, c'était le parti-pris de Fanon, nous fûmes structuralistes, nous prenant pour les sauvages dans la pensée de Lévy-Strauss, et ces années-ci nous ne savons pas encore si c'est le marxiste orthodoxe, robe longue, sévère et noire qui se doit porter, ou si c'est plutôt la jupe au-dessus des fesses pour qu'enfin chacun montre à chacun son cul. Evidemment nous ne demanderons pas aux publics (le peuple n'existe plus) s'ils sont vraiment intéressés au cul des intellectuels. Car à peine aurons-nous le temps de préparer un référendum sur le nouveau costume national (conforme en cela aux aspirations populaires) qu'une autre vague déferlera sur la plage idéale de l'intelligentsia, sorte d'Acapulco des boursiers, emportant avec elle les colifichets de l'heure.

Comment expliquer, autrement que par la naïveté provinciale, notre incapacité à digérer plus d'une idée à la fois ? Et comment peut-on construire une cité, si pour chaque édifice qui s'élève il faut démolir celui que l'on venait d'achever, comme si deux édifices étaient de trop et que notre paysage ne se pouvait concevoir qu'en termes de parkings énormes dont l'asphalte vient lécher l'unique maison où nous voilà tout à coup forcés d'habiter ? Qu'un grand vent souffle à San Francisco, à New York, à Londres ou à Paris, il y aura des ruines, mais aussi certaines institutions résisteront et toutes les idées ne seront pas emportées avec les restes du panier à pique-nique. Nous n'avons pas de coupe-vent, ni de brise-lames, tout au plus érigeons-nous des balises en lattes de bois que recouvriront les premières poudreries.

Quand ce n'est pas l'année des endives c'est l'année du Brie : jadis, nous invitait les uns les autres le samedi soir nous ne trouvions rien de mieux à nous servir chaque fois, vers minuit, que ce fromage onctueux, avec un verre de rouge et une salade vinaigrette. Personne n'aurait pensé couper des tranches d'Oka ou faire chauffer des fèves au lard ; ce n'est que plus tard que l'on offrit du pâté ou des moules ou de la tourtière ; ces soirs-là, cela ne se faisait pas, nous nous offrions un fromage français qui venait tout juste de débarquer. Evidemment, au bout de cinquante-deux samedis, le cœur vous lève et vous décrêtez avec vos confrères que l'année du Brie est terminée.

C'est ce qui est arrivé au Catholicisme. C'est ce qui pourrait arriver au nationalisme dans sa version jouale stalinienne. Les intellectuels marxistes d'obédience parisienne à qui la grossièreté sert de dialectique sont nos orthodoxes. Il serait ridicule de vouloir les changer, mais plus ridicule encore de se mettre à leur remorque.

JACQUES GODBOUT